

qu'ils ne doivent pas « se laisser aller à la queue des masses » et qu'ils ne doivent pas permettre aux paysans « de frapper ou de tuer sans raison ». Cette orientation semble facile à accepter quand on l'expose dans des cours, mais quand il s'agit de l'appliquer pratiquement à la campagne, elle devient impraticable. Les cadres qui osent mobiliser les masses sont sujets aux critiques. Et ceux qui ont peur de « marcher à la queue des masses » et interdisent aux masses « de battre et de tuer sans raison » furent également critiqués parce qu'ils sont tout à fait incapables de mobiliser les masses, ou du moins de les mobiliser avec succès. Pendant la première période, ce fut cette dernière tactique qui s'appliqua surtout aux cadres ; par conséquent, les journaux publiaient souvent des dénonciations contre les méthodes bureaucratiques et très rarement des dénonciations contre « les coups et les tueries sans raison ». En outre, beaucoup de cadres ne pouvaient pas rester stables, s'éloignèrent des masses et créèrent ainsi un mécontentement général de la paysannerie. Le P.C. n'épargna point sa critique à ce genre de cadres. Mais aux endroits choisis par le gouvernement comme « centres expérimentaux », il est comparativement plus facile de mobiliser les masses. En fait, il s'agit d'organiser des paysans qui se sont déjà levés, et de diriger le mouvement dans un sens plus conforme à la politique gouvernementale. Pour cette raison, dans ces endroits, le cours du développement de la réforme agraire est souvent fortement abrégé. La partie méridionale de la province de Honan est l'exemple évident d'un tel phénomène, puisque la moitié de ses districts a déjà achevé la réforme agraire.

Après que la réforme agraire ait été complétée ou soit en cours d'achèvement dans les « points centraux », on choisit un deuxième groupe d'endroits, et ainsi par vagues successives la réforme agraire s'étendit « de point en point ». Dans certaines régions, il est très difficile de mobiliser les paysans.

Récemment un camarade ouvrier membre de notre organisation depuis douze ans a passé une semaine dans son village natal. Il a eu de longues conversations avec les paysans (d'anciennes connaissances à lui) et a participé deux fois à des réunions paysannes. Il nous a donné un rapport typique qui est essentiellement conforme à l'information que nous avons reçue des journaux et d'autres sources. A travers ce rapport nous pouvons comprendre non seulement le processus vivant de mobilisation de la paysannerie dans certaines régions spécifiques, mais également le développement « graduel » du mouvement agraire en général. Voici ce rapport :

*Mon village natal est très arriéré, il compte trois cents habitants. Quand l'armée de libération arriva, le peuple fut extrêmement effrayé. En même temps, un groupe d'éléments spéciaux apparut pour intervenir constamment dans les affaires publiques du village.*

*C'étaient les anciens mauvais autoocrates, semi-autoocrates et paysans riches. Quelques jours après la libération, le comité militaire du canton ou du district les autorisa à devenir chef de village, président de l'association paysanne, président de l'association féminine, etc. Ainsi, ils devinrent les seuls maîtres du village. Ils s'en allaient banqueter dans la maison des propriétaires fonciers, et s'approprièrent ou empruntèrent de grandes quantités de vivres des riches et des paysans du village. Une partie de ce butin fut passée au chef, le reste fut partagée entre eux. Les paysans étaient très mécontents de leur air hautain et de leurs abus de pouvoir. Après une année ainsi passée, pendant l'hiver 1950, le gouvernement du district envoya plusieurs jeunes dénommés « brigade de travail » (je les appellerai les « cadres » dans la suite de mon rapport). Quelques jours après leur arrivée, ils convoquèrent les paysans à une réunion, déclarant que les paysans seraient maintenant les « maîtres ». Mais de nombreux paysans n'osèrent se rendre à la réunion, et même ceux qui s'y rendirent se turent constamment. Ces « cadres » furent obligés ainsi de partir sans avoir obtenu de résultats. Peu après, une autre « brigade de travail » arriva, et cette fois-ci, les choses se passèrent différemment. Chaque jour, ils donnèrent 3.000 dollars aux paysans sur l'ordre de leur chef. Ils prirent leurs repas dans les maisons des paysans pauvres ou de travailleurs agricoles. Le cas se présenta où on renvoya un cadre parce qu'il avait mangé de la viande de chien avec un paysan moyen. Dans un autre cas, un cadre fut obligé de manger pendant deux jours du son, généralement utilisé pour nourrir les cochons, parce que le paysan pauvre, à la maison duquel il habita, n'avait plus de riz à cuire. Ces cadres vivaient dans les maisons des paysans pauvres, dormant dans les mêmes lits que eux, souffrant comme eux de la vermine. Pendant la journée, ils se rendirent avec eux au village, les aidant dans leur travail ; dans la soirée, ils causèrent avec les paysans, demandant toutes sortes de questions. Graduellement, ils établirent des relations de sympathie avec les paysans ; ils expliquaient tout aux paysans, surmontèrent leurs soucis et les amenèrent à parler de leur amertume. Ensuite, les cadres rassemblèrent les paysans en petits groupes pour parler de ce qu'ils avaient souffert (cela est appelé par le P.C. : Réunions d'expression de l'amertume). Après une telle mobilisation générale et une telle période de fermentation, une réunion générale des paysans fut finalement convoquée.*

*Les premières réunions paysannes furent toutes des réunions « d'expression de l'amertume ». Les paysans pauvres et les ouvriers agricoles ex-*